

© Hélène Bamberger / P.O.L

Santiago Amigorena

Argentine-France

La rupture amoureuse

L'auteur

Santiago Amigorena, né en Argentine en 1962, a grandi à Buenos Aires, puis en Uruguay, avant de s'installer en France en 1973. Il débute sa carrière par l'écriture de scénarios, notamment pour la nouvelle génération de cinéastes français des années 1990 (comme Cédric Klapisch ou Laurence Ferreira Barbosa). Depuis 1998, il s'est lancé, avec son premier roman, *Une enfance laconique* (P.O.L), dans une vaste entreprise autobiographique et romanesque, inspirée par l'œuvre de Proust. Dans les six volumes déjà parus, il narre les sentiments d'exclusion de l'enfant ne parlant pas, l'exil et la vie en France, l'initiation au français, la découverte du monde et des autres, pour en arriver aux émois et aux douleurs de son premier amour.

Ressources

Livres de Santiago Amigorena à feuilleter sur :
<http://www.pol-editeur.com/index.php?spec=auteur&numpage=12&numrub=3&numcateg=2&numsscateg=&lg=fr&numauteur=315>

L'œuvre

- La Première Défaite*** (P.O.L, 2013) (640 p.)
- 1978** (P.O.L, 2009) (288 p.)
- Le Premier Amour*** (P.O.L, 2004 - Gallimard, coll. « Folio » INDISPONIBLE) (416 p.)
- Une adolescence taciturne*** (P.O.L, 2002) (240p.)
- Une jeunesse aphone*** (P.O.L, 2000) (192 p.)
- Une enfance laconique*** (P.O.L, 1998) (192 p.)

Zoom

La Première Défaite (P.O.L, 2013) (640 p.)



Le premier amour, paraît-il, n'est jamais que le prélude de la première défaite. On aime, puis on souffre. On essaie de se souvenir pour ne pas vivre, puis on essaie d'oublier – pour ne pas mourir. Mais il n'y a rien de tel qu'essayer d'oublier pour se souvenir, et rien de mieux qu'essayer de se souvenir pour réellement oublier.

Ces quelques pages racontent l'histoire d'un jeune homme qui comprend, lentement, qu'après avoir aimé une première fois, après avoir une première fois souffert de n'être plus aimé, pour être heureux, il doit réussir à savourer la douleur et le bonheur en même temps, à chaque pas.

Son chemin est long, plein de détours. Comment en serait-il autrement ? Si l'on sait de quoi les premiers amours sont le prélude, on ignore toujours de quoi les premières défaites, à leur tour, peuvent être le commencement.

Presse

« On n'est ni dans la peine de cœur, ni dans le chagrin d'amour : on est dans le labyrinthe des sentiments. Le long chemin sinueux, composé d'impasses et d'impairs stylistiques, retarde la fin de l'aventure. *La Première Défaite* analyse l'amour, le langage, l'amitié. Les souvenirs sont convoqués puis répudiés pour être transformés par le passage du temps en un jeu de miroir-mémoire. »

Le Journal du dimanche

La phrase amigorenienne s'y emploie, qui ne recule devant aucun excès supposé, aucun imparfait du subjonctif. Enveloppante, elle s'étire comme un chat, de relatives proustiennes (forcément) en citations déguisées, de pics mélancoliques en adresses souriantes au lecteur, dans une langue riche et téméraire comme seule peut l'être, sans doute, celle d'un écrivain dont le français n'est pas l'idiome maternel.

Raphaëlle Leyris, *Le Monde*

1978 (P.O.L, 2009) (288 p.)



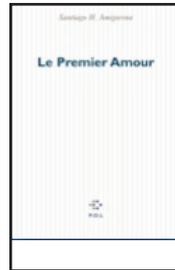
1978, début d'une nouvelle année scolaire dans un lycée parisien, du côté du XIII^e arrondissement. Un très bel étranger, un Argentin, débarque, en retard dès le premier jour comme il le sera tous les suivants, dans une classe de première qu'il va considérablement

marquer de sa personnalité. Mélancolique, talentueux, ombrageux, provocateur et séduisant, il ne laisse personne indifférent et perturbe passablement les cours, au grand dam de certains professeurs, pour le plaisir ou l'agacement de ses condisciples, garçons et filles.

Sans aucun doute, selon un angle assez déconcertant, puisqu'il se présente comme un roman et que cette fois un narrateur (un des élèves de cette classe de première) prend en charge le récit, ce livre s'inscrit dans l'entreprise autobiographique de Santiago Amigorena. Il se situe donc avant *Le Premier Amour*, à ce moment de la vie où l'entrée dans l'âge adulte, l'adieu difficile à l'enfance, les élans amoureux contrariés, la découverte du monde et des autres, la question de l'engagement politique vous mobilisent tout entier. S'y ajoute pour notre personnage la dimension cruelle qu'apporte un exil non choisi et une personnalité hors du commun qui en fait le centre du groupe de jeunes gens dont nous allons suivre l'existence et les émois durant une année.

C'est qu'en effet, en dehors même du héros, tellement attachant, tellement différent, toujours en train de pleurer, toujours en train d'aimer, ce qui fait le prix de ce livre c'est le talent avec lequel Santiago Amigorena nous plonge non seulement dans ce temps du lycée mais dans celui des commencements de la « vraie vie ».

Le Premier amour (P.O.L, 2004 - Gallimard, coll. «Folio» INDISPONIBLE) (416 p.)



« J'avais dix-huit ans et j'étais amoureux. Ma vie n'avait qu'un seul but : la traduire. Mais comment trouver les mots justes pour la forme de la forme de ses seins ? pour le secret du secret de son sourire ? pour la profondeur ineffable de son regard sombre ?

Je voulais la traduire comme on traduirait un poème d'une langue qu'on aime — mais qu'on ne comprend pas. Je voulais écrire sur elle — et sur elle. Je voulais décrire ses lèvres — et ses lèvres.

Je voulais, pour toujours, la tenir toute entière sur le bout de ma langue.

Malheureusement, les premiers amours, aussi éloquents soient-ils, ne sont jamais que les préludes des premières défaites. »

Une adolescence taciturne (P.O.L, 2002) (240p.)



«Après le second exil, lorsque j'embrassais une fille, j'avais souvent l'impression que ma bouche abritait trois langues. Était-ce seulement parce que, égaré dans ce pays inhospitalier dont les habitants partout dans le monde sont célèbres pour leur hippophagie et pour leur

mauvaise odeur, le français était pour moi un nouveau langage ?

Abasourdi par mille et un changements, je ne savais que faire de cet excès de paroles possibles qui ne franchissaient jamais l'enclos de mes dents. J'allais donc ainsi, enlaçant les mots, rendant purs les sons, et propageant mon silence.

Car l'exil a ceci de remarquable qu'en nous rendant bilingues, il crée la possibilité de se taire dans une nouvelle langue. »

Une jeunesse aphone (P.O.L, 2000) (192 p.)



« Pourquoi les mains volubiles d'Alvaro « El Sopa » Aguirre étaient-elles plus expertes que les miennes ? Pourquoi Gonzalo « Fon » Fonseca aimait-il l'effroyable laideur de Gabriela « Viejos Días » Ernesto ?

Pourquoi la langue de Sandra « Narigona » Cladera, langue soyeuse, tempérée, n'a-t-elle pas contaminé celle de la jeune carpe que j'étais ?

Pourquoi la mère de Margarita, gardienne et négociante de sa croupe avertie, connaissait-elle mon surnom ?

Mais pourquoi diable la pulpe de nos dires demeure-t-elle toujours étrangère aux fruits de notre désir ? »

Une enfance laconique (P.O.L, 1998) (192 p.)



Soyez rassurés. De lui, vous saurez presque tout. Il avouera noir sur blanc de quelle étrange manière le têtard taciturne qu'il fut, ce têtard éternellement habité par le désir de devenir bavard comme une grenouille un jour de pluie, se transforma en un gros crapaud

graphomane.

Soyez rassurés. En attendant le premier exil, vous pourrez goûter l'amer délice de la première lettre, l'onctueux oubli du premier cauchemar.

Soyez rassurés. Comme promis, il ne dissimulera pas le moindre doute, la plus infime maladresse, la plus grossière erreur.

Voici enfin, pour en finir avec les autobiographies, de la première à la dernière syllabe, la vie intégrale du seul écrivain qui ne voulut jamais écrire.